

# L'«hérésie» cathare ou la quête de l'absolu

En guise de préambule au présent travail je fournis quelques explications relatives à la tradition celtique, intentionnellement opposée ici à la doctrine cathare. Il sera également question d'une éventuelle influence du druidisme – religion depuis longtemps disparue après le massacre des derniers druides en 61 de notre ère sur l'île de Môn, aujourd'hui appelée Anglesey et située au nord du pays de Galles – sur la spiritualité en Occident.

Les Régimes dits écossais proclament haut et fort leur appartenance à un royaume de tradition celtique: l'Ecosse. Je n'ai pour ma part jamais douté des connaissances de

CLOVIS

chacun concernant cette appellation, considérant toutefois que le celtisme n'en est pas moins une branche de la Tradition dont nous sommes les héritiers, avec d'autres valeurs, méditerranéennes, proches et moyennes-orientales. Et si saint Jean est notre patron, il est vrai que saint André est celui de l'Ecosse, pays qui a été et reste l'un des derniers bastions de la tradition celtique. Saint André représente le passage de l'ancienne culture à la nouvelle, chrétienne, les unissant à travers les moines missionnaires qui se sont succédés tels St Regulus, St Columba (ou Columcill), ou St Patrick, dans un élan d'amour et non de haine, ne reniant rien de cette spiritualité qui, bien que «païenne», vue sous un angle dogmatique étroit n'en pratiquait pas moins des principes immuables que le christianisme authentique ne saurait renier, remontant à la Connaissance primordiale et portant en elle, à l'instar d'autres cultures sacrées sous d'autres cieux, le germe d'un progrès attendu à l'aube de chaque époque nouvelle, comme nous l'attendons aujourd'hui aussi, à l'aube de l'ère du Verseau.

D'origine irlandaise, les «Ballades ossianiques» ne sauraient mieux exprimer cette transmission. Le moine St Patrick, patron de l'Irlande, s'adresse au barde Ossian: «Ossian, lui dit-il, *tes chants sont doux à l'oreille, le sujet en est grand, il est noble, et plus noblement traité... Chante, aimable barde, dis le souvenir qui, refoulé*

*dans ton sein, semble aigrir pour moi tes paroles et j'écouterai, charmé; Seulement, j'emprunterai à ta grâce quelques tendres accords, si tu le permets, je les unirai aux louanges de mon Dieu.»*

Celtisme et druidisme se confondent, constituant, avec d'autres traditions, cultures ou croyances, des «ailleurs» dans lesquels nous nous reconnaissons et que certains «croisés» du moyen âge avaient découverts aux quatre vents de leurs pérégrinations, découvertes spirituelles, culturelles, scientifiques et matérielles qui valurent à l'Ordre du Temple, au temps de l'intolérance brutale, et après deux siècles de prospérité et de glorieuses conquêtes avant la débâcle de St Jean d'Acre, l'étiquette à peine voilée d'«hérétiques»... Mais on ne tue pas ce qui est éternel, et toutes les traditions relevant de la Connaissance primordiale transpirent à travers les cultures et les civilisations, dont nous sommes une des émanations. Le terme d'hérétique choque parce que pour beaucoup il porte en lui une odeur de soufre et lorsqu'on s'écarte des voies tracées on est toujours suspects aux yeux de ceux qui voudraient que leur vérité soit la seule unanimement reconnue.

## L'amour parfait

La pensée cathare est de celles qui dérangent car même si elle est partielle, partielle ou excessive, elle n'en contient pas moins l'un des éléments les plus importants du message christique: l'amour parfait. Le conte «La Belle et la Bête», enfantin en apparence et si merveilleusement mis en images par Jean Cocteau qui sut, et pour cause, transmettre le message, en est une brillante démonstration. La jeune fille se sacrifie par amour filial pour une faute commise par son père afin de lui

sauver la vie, se livrant ainsi à une bête mystérieuse et hideuse dotée de pouvoirs surnaturels. Créature qu'elle devrait épouser, surmontant sa répugnance. En agissant de la sorte, l'innocente découvrira que la Bête est en réalité un prince d'une grande beauté, victime d'un sortilège, car l'apparence n'est qu'illusion, reflet déformé du réel...

Le symbolisme de ce conte est évident. La Bête, c'est-à-dire le prince, est un ange déchu, esprit pur prisonnier de «Satan», soit de la matière, la Bête, en qui l'esprit s'est incarné. Le seul espoir pour cet ange de recouvrer sa nature première est de susciter l'amour, l'amour parfait, authentique, représenté par la Belle. Amour sublime et désintéressé qui seul permet à l'homme, esprit incarné lui aussi, de prendre conscience de cette «fragmentation» dont il est la conséquence, dispersion certes, appartenance néanmoins à une unité cosmique qui dépasse son entendement mais que sa sensibilité animique perçoit. Peu importe le nom de l'immuable. Qualificatif de l'amour parfait et antithèse absolue de l'égoïsme, la charité permet alors cette réintégration à ce que d'aucuns ont appelé «l'âme universelle». Nous voici donc au cœur du sujet.

## La thèse cathare

Si le monde est imparfait et voué au mal c'est par manque de charité, d'amour parfait. En réintroduisant ce dernier dans le monde on écarte le mal, on libère les âmes qui en sont prisonnières. «*C'est par de telles images qui s'adressent à la sensibilité et non à l'intelligence, que l'esprit cathare perdure*», écrit Jean Markale dans son livre «Montségur ou l'énigme cathare» (Editions Pygmalion).

Il faut avoir parcouru le chemin des hautes vallées de l'Aude et de l'Ariège, gravi les

\*L'auteur est membre de «Tolérance & Fraternité» à Genève.

«Rassembler ce qui est épars  
c'est d'abord construire en nous  
notre temple intérieur».  
Enluminure de Jean-Luc Leguay  
tirée du livre «Perceval-le-  
Gallois» de Chrétien de Troyes  
(Albin Michel, 1998)



escarpements qui mènent de Peyrpertuse à Quéribus, de Puylaurent à Montségur, et du haut de ces «pog» dans un petit matin embrumé, baigné par la lumière irréaliste d'un soleil déjà haut dans le ciel, avoir plongé son regard sur ces vallonnements, toujours aussi sauvages, paysages figés dans le temps et dans l'espace qui s'étendent à perte de vue dans l'air vif embaumé, chargé de senteurs divines, puis redescendre dans la vallée sous le rougeoiement d'un soleil couchant et déambuler dans les petites rues étroites et silencieuses de quelque hameau qui se garde, jaloux et fier de son grand secret; il faut l'avoir fait pour mesurer toute la force d'une conviction qui ne saurait être partagée autrement que par la quête magique qui y conduit...

Mais qui étaient les cathares? On pourrait dire que ce sont des hommes et des femmes de foi! Qu'elle soit spontanée, issue d'un sentiment inné, ou fruit d'une recherche amenée par la méditation, la réflexion ou le raisonnement, la foi n'en est pas moins un phénomène purement subjectif, développant une conviction personnelle et une force intérieure qui illumine tout être touché par la découverte d'une réalité créatrice d'harmonie et qui ne saurait être contestée en son for intérieur, un état de grâce qui met la personne en harmonie non seulement avec elle-

même mais encore avec l'absolu, représenté pour les cathares par la lumière de l'Esprit saint. La foi est par essence un anti-dogme parce qu'elle est personnelle, en adéquation intime et exclusive avec un «soi» en qui le voile de la connaissance s'est soudainement déchiré, donnant accès au dialogue magique entre la partie et le tout, sans intermédiaire, définition peut-être de la prière, à moins que ce ne soit cette «illumination» dont le terme galvaudé par les sceptiques et les agnostiques évoque aujourd'hui une forme de douce folie, déjà attribuée à d'autres, dits «illuminés», et que les imagiers du moyen âge ont représenté par la figure emblématique du pendu par les pieds, entre deux colonnes de lumière, regardant ainsi le ciel d'une manière peu conventionnelle.

Quoi qu'on ait pu dire, les cathares ne formèrent pas un corps constitué, une Eglise, car pour eux tout ce qui touche au temporel à l'image des anges déchus est une descente dans la matière, source de tous les maux. C'est le diable, demiurge démoniaque, créateur dévoyé, auteur et responsable de la fragmentation dans la matière, et antithèse de l'unique réalité, l'immuable Esprit pur, l'Esprit saint. Pour les cathares, seul le détachement de la matière et par conséquent des biens de ce monde, œuvre diabolique, permet à l'homme d'accéder au divin et de rejoindre par une ascèse rigoureuse les purs esprits, seule réalité dans un monde illusoire, qui n'en constitue qu'une sinistre caricature.

Les Parfaits sont donc ceux qui ont accédé à ce stade suprême et sont ainsi devenus dignes de recevoir l'unique sacrement reconnu, le *consolamentum*. Bien peu d'entre les croyants ainsi nommés par les cathares, hommes ou femmes, parviennent à ce stade ultime par la seule puissance de leur foi, détachés des passions et désirs de ce monde. Mais ceux et celles qui se réclament de cette foi l'appellent de leurs vœux et vivent dans l'espoir de le recevoir après l'avoir appréhendé à l'ultime heure du départ. Une telle vision du sacré permet de mieux comprendre certaines attitudes des cathares, qui leur valurent les foudres de l'Inquisition aux temps de la magnificence d'une Eglise plus soucieuse de sa puissance temporelle que du message dont elle est porteuse. Il y a d'abord le refus de considérer le Christ en tant que Dieu fait homme. Pour les bons hommes cette situation ne pouvait être que d'ordre satanique, d'où le rejet du culte de la personnalité humaine de Jésus et donc celui du symbolisme de la crucifixion. Aux yeux d'un cathare, le Christ-Ange, esprit pur et incarné, est roi intemporel ayant vaincu la matière. Il a reçu le consolamentum divin et réintégré